

# 1.

Un jour, à cause d'une belle princesse, le dernier empereur chinois de la dynastie Ming s'est pendu à un cerisier du Japon. Il lui fallait s'arracher du cœur cette douce et maudite beauté aux cheveux ornés d'un diadème, qui savait aussi manier excellemment l'épée. Et il avait raison, ce grand homme quoique petit de taille. Je sens qu'il avait raison. Je n'exagère pas en disant que lui et moi sommes proches. Car la voie médiane qui mène d'une princesse à un cerisier du Japon, ou au luisant baume du tigre, n'est pas bien longue. Elle mène là-haut, à gauche, par un escalier de bois jusqu'au deuxième étage.

Ne me prenez pas pour un fou si je me compare à un empereur. Je me compare à tous les Chinois malheureux. Quand j'étais en fonction en Chine, j'ai appris, sans bien sûr les dénombrer moi-même, qu'il y avait, au dernier recensement, un milliard deux cent trente-quatre millions de Chinois, dont environ sept cent dix millions de femmes. Et pourtant, je n'ai pu en avoir la moindre. Qu'un seul être féminin te refuse, et aucun autre ne veut de toi. Même la belle Wei Sing ne m'a pas voulu. C'était une beauté froide, intraitable.

Les Chinoises qui mettent du rouge à lèvres sont deux fois plus séduisantes, il est vrai, mais à l'intérieur n'en sont pas moins froides. Ainsi était Wei Sing. J'ai fait sa connaissance dans un bar, au deuxième étage où j'allais uriner par hasard, étonné qu'après avoir en toute décence demandé « l'endroit », je m'entende envoyer là-haut. D'ordinaire, et je parle d'expérience, patrons et garçons, en Europe, vous envoient au sous-sol. Tout en montant, je pensais que, la veille, j'avais pissé sur la Grande Muraille, en plein vent, alors que nul ne regardait, et quelques années auparavant sur les Champs-Élysées, dans une capsule dont les portes coulissantes se refermaient sur les boutons, et encore, une lointaine nuit de 1978, sur la balustrade en fer forgé de Trafalgar. Comme si, égaré par ma

vulgarité, misérable et insensé, je marquais ainsi les lieux que je visite, et quelquefois aussi ma jambe de pantalon. Je sais que c'est d'une insigne grossièreté, mais à l'époque je le faisais froidement et en toute lucidité. Mon obsession a été de le faire à la Cité interdite, déjouant les contrôles de Chinois aussi disciplinés que doués de sens pratique, là où c'est le plus dangereux, où l'armée garde le moindre recoin du temple et de la résidence impériale afin d'éviter qu'on en racle l'or, comme l'ont fait les Britanniques. C'est un endroit mystérieux, impénétrable, implacable, surtout pour les étrangers. Toute cette fichue police et cette armée, en tenue d'apparat, en position la journée entière. Par le soleil, la pluie, ou les nuages comme ces jours-là, ils demeurent pétrifiés à la gloire de l'État. Je n'ai pu saisir de moment favorable pour subir l'examen du service impérial.

Il en est allé tout autrement ici. Devant les W.C, des jeunes filles m'attendaient en riant aux éclats. Comme dans les nuages d'un rêve. Toutes étaient, pourrais-je dire, soyeuses, aériennes, jeunes, minces, légères et pleines d'entrain dans leurs jupes ultracourtes, sans reliefs postérieurs, en tee-shirts au décolleté profond, certains calligraphiés. Chaque lettre était une peinture, une aspiration à l'envol, une petite aile. Ce spectacle au début m'a troublé, j'ignorais pourquoi elles m'attendaient et ensuite m'ont hélé, seuls le contour pressenti des seins, l'épaisse couche de maquillage, un éclat lumineux d'incarnat, trahissaient leur profession. D'ordinaire, pour autant que je sache, une telle naïveté, des éclats de rire, la gaîté, n'accompagnent pas en Europe l'exercice de cet art. Ces filles évoquaient des concubines délaissées par un empereur, qui trouvent le moyen de s'amuser entre elles. Elles m'ont entouré, m'ont dit quelques mots en chinois. Je ressentais leur bavardage comme le babil d'un oiseau à la gorge subtile dans une toute petite main, les fioritures d'une alouette, mais s'il avait dû se prolonger, se détailler, il me serait apparu comme un miaulement, voire un doux glapissement. Chacune d'elles s'offrait au plaisir, en échange d'argent,

local ou étranger. « Ce soir, prends mon innocence, car c'est ma première nuit d'adulte », semblaient dire ces « vierges » clignant des paupières aux longs cils collés et roulant des pupilles en forme de grains de soja.

Je n'étais pas monté pour cela, mais j'ai décidé de saisir la chaleur d'une petite aventure. Éprouver un peu de printemps au cœur de l'hiver, un peu de levain, le premier rayon de soleil. À quoi bon un si grand pays s'il est sans amour ?

J'ai choisi une fille aux lèvres charnues et qui ne riait pas, me souvenant d'un conte où une princesse qui ne souriait jamais causait bien du souci à l'empereur. Lequel se consolait à la vue de lèvres pleines et voluptueuses en guise de substitut pour des yeux trop avares. Quand elle a compris que je la choisisais, Wei Sing n'a pas dit Sje-sje, merci, comme on pouvait s'y attendre, mais est restée de glace. J'ai ressenti cette humeur sombre comme l'expression d'une ultime pudeur de vierge, d'une nature pas encore corrompue, en même temps qu'un solide défi : avec le temps, je saurais la dégelier. Et en effet, le temps m'a glissé dans les pièces réservées, puis a étrangement coulé dans le colloque tortueux d'un étranger avec l'Asie.

Il lui fallait faire quelque chose avec moi. Elle m'a demandé de payer l'entrée puis, dans une chambre avec un canapé à trois places, des fauteuils de cuir et un carrelage verni, m'a invité à m'asseoir auprès d'elle. Dans une installation aussi froide que cette pelure noire et ce sol de bordel, que peut-on entreprendre, de quoi peut-on parler ? Où trouver un sujet de conversation ? Elle savait l'anglais, mais avec un accent d'oiseau. Bavarder avec une Chinoise est pure fable, un merle discute plus facilement avec sa branche. J'ai dit que « Sing », en anglais, signifiait chanter. Elle le savait déjà et n'a pas daigné sourire.

Hormis un téléviseur allumé, la chambre était pleine de vases et de figurines de jade. Il ne restait pas un centimètre libre. Mais ni lit ni baldaquin. Un paravent de bois, sculpté d'exactly cent

courgettes qui devaient, m'expliquerait-elle plus tard, dompter cent mauvais esprits. « Wei Sing aime les courgettes et le jade », lui dis-je ; et moi la rožata, poursuivis-je in petto, bien que Wei Sing ne sût pas ce qu'était ce pudding dalmate.

Je lui demandai la signification de quelques-unes des figurines dans l'espoir de l'ouvrir un peu, ou de lui délier la langue, dans la mesure où une Chinoise le peut. J'ai obtenu un vague succès après m'être trompé en prétendant qu'il s'agissait de représentations de l'horoscope chinois, ce qu'elle réfuta, quelque peu irritée par ma stupidité.

« Tu ne vois pas le héron et la tortue, des êtres du Livre des Transformations duquel tu ne sais rien, et qui sont gages de longévité ? La chauve-souris est symbole de bonheur, et du bonheur tu connais encore moins. Le dragon appelle pluie et tonnerre, parfois il a une force prodigieuse et il menace, mais il apporte des bienfaits », ajouta-t-elle en le prenant en main. Il y avait aussi des animaux fantastiques, un être avec des bois de cerf, des sabots de bœuf et un regard humain. Sans oublier un petit bateau qui représentait la royauté, car celle-ci peut toujours couler.

Tout à coup, dans cette chambre de passe, je me suis senti à l'école, j'approchais à tâtons de ce à quoi je m'attendais le moins : le savoir et le culte des ancêtres. Même s'il ne s'agissait pas de figures humaines mais d'hybrides, crocodiles, guerriers, tigres, phénix, lions, ils possédaient la chaleur des anciens foyers. Je savais qu'un coup d'œil à des statuettes en jade n'apporte pas longévité, bonheur ou fertilité, mais qu'il était nécessaire d'entrer en relation avec elles, et peut-être, à travers elles, avec l'au-delà. Il faut les invoquer. Je me suis souvenu du bazar de Tianxian où l'on vend même des dents de singes divins, puis du dieu Ganesh avec sa trompe, qui récemment était devenu avide de lait, forçant tout un pays à porter à ses représentations de pierre force récipients remplis de ce breuvage qu'il sirotait avec frénésie. Où donc était-ce ? Quelque part à proximité, mais pas à Tianxian, encore plus loin, me semble-t-il.

Dans l'Inde voisine, tout aussi fertile. Et je me suis souvenu de ce garçon qui, lui aussi, lançait un dragon volant <sup>1</sup> dans la rue. Il était en papier et volait dans le ciel afin de guérir sa solitude.

Tant de choses me sont passées par la tête alors que j'étais assis avec Wei Sing et me demandais ce que j'allais entreprendre. Le téléviseur me dérangeait en tout. C'est un monstre parfaitement hideux, le plus pervers des dragons chinois, capable de s'infiltrer dans tous les recoins des logements humains ; il me rappelait le commissaire de notre délégation, qui m'aurait sûrement dénoncé à la police s'il avait su où je m'étais fourvoyé ce jour-là. À l'écran, des visages mornes en gros plan égrenaient des mots inarticulés, trop doux et pourtant durs ; on pouvait aisément en déduire qu'ils parlaient de plans pour le renouveau de la Chine, dans la Salle rouge, à l'occasion de quelque réunion historique. Une baisse de tension a quelque peu distordu le rouge de la toile. Ce commissaire, quelques jours auparavant, dans l'autobus, nous avait récité un poème, douceâtre de sonorité, rouge ardent de couleur parce qu'il lui apportait, disait-il, consolation et vérité dans les pires moments de la vie. Nous l'interrompions avec force « Bravo ! Bravo ! », espérant la fin du poème, ce qui l'avait mortellement offensé, car de fin, il n'en existait pas. Le poème était interminable, et nous avons dû, élevant la voix, le prier de se taire.

Pourquoi diable Wei Sing a-t-elle allumé le téléviseur, en quoi est-ce nécessaire ? me demandais-je. Outre l'émoussement du désir qu'il opérerait, quelque chose en cet engin lui était-il indispensable ? Dans ce cas, j'allais moi-même atterrir sur autre chose.

– Quand je regarde ces belles statues de jade, mortes hélas, j'ai envie de leur donner vie. Mais comment ? Par des baisers ?

Elle me regardait de biais, mais je ne parvenais pas à rencontrer ses prunelles qui se promenaient dans la fente étroite, profondément, de gauche à droite.

---

<sup>1</sup> Intraduisible : en croate, « zmaj » signifie à la fois « dragon » et « cerf-volant ».

Wei Sing, pour l'instant, n'était disposée à rien d'autre qu'à rester assise. Elle a dit que je devais d'abord m'acquitter d'une boisson. J'ai demandé combien coûtait la moins chère. Elle m'a donné le prix en yuans, qui m'a semblé exorbitant. Je ne tenais pas à dépenser tout ce que j'avais en... consultation avec Wei Sing. Ici, l'argent passe de façon étrange, comme la multitude humaine. Fleuve humain à perte de vue, sans le moindre individu. L'argent seul peut vaincre la Chine, tant elle est gigantesque.

– Si je bois ton vin, je n'aurai pas à m'agenouiller devant l'empereur, dit-elle d'un ton quelque peu prophétique sans que je comprenne vraiment le message. Mais j'ai accepté son propos sibyllin :

– Mon vin ne peut pas faire tomber la Grande Muraille. Il a fallu pour la construire des générations de Chinois. Ils auraient pu m'avertir tout de suite : « Ne touche pas à nos femmes ! » Je me serais tenu à l'écart.

J'ai tout de même essayé de l'embrasser sans offrir de boisson, de presser mes lèvres contre les siennes, qui extérieurement semblaient si ardentes. Ces lèvres sous les yeux obliques. Mais elle a détourné le visage comme un enfant qui repousse une cuillerée de soupe afin qu'on ne lui en présente pas une plus grande. En lieu et place du baiser, j'ai pris une claque sur le genou.

– Tu m'as dit le prix du vin, maintenant dis-moi combien tu fais payer l'amour.

Je savais qu'il me faudrait négocier chaque baiser. Tout doit être réglé, prévu dans les moindres détails. Un sens du marchandage qu'il faut développer au préalable afin d'éviter toute ambiguïté. Me sont revenus en mémoire quelques Chinois, au restaurant, qui avaient tout de suite commandé le nombre exact de bières qu'ils boiraient dans la soirée. Chacun avait un certain nombre de bouteilles devant lui. Ça les tranquillisait. Et pourtant, Wei Sing est parvenue à me surprendre et même à me déconcerter en déclarant :

– Là, il n’y a pas de secret. Si tu veux faire l’amour avec Wei Sing, tu dois faire connaissance de mes parents et, si tu leur plais, m’inviter à sortir un soir. Alors, je te dirai le prix.

Elle dit ça en bâillant légèrement, sans mettre la main devant la bouche, comme le font tous les Chinois.

Ses parents ? Avec nous ? Impossible ! Je nous imaginai dans une quelconque salle de syndicat, le garçon nous apporte un assortiment de plats et du thé vert sans sucre dans de petits bols. Il y a une telle profusion de mets qu’on les dispose sur un grand socle giratoire formé d’une plaque d’aluminium. Si l’un d’entre nous veut se servir de potage aux nids d’hirondelles ou de salade aux concombres de mer, il doit faire tourner la plaque jusqu’à ce que le plat soit en face de lui, ce qui freine l’avidité des autres. Tout se résume à cette rotation, c’est ainsi que l’on mange en Chine. Pour l’amour, ils ont moins d’imagination qu’en gastronomie. Ils rognent le cœur jusqu’à l’insignifiance.

Elle pensait que je ne me tenais pas d’aise à l’idée de partager le riz avec ses parents, ou les indémodables nouilles qu’on mange ici plus qu’en Italie. Intéressant. Peut-être feignait-elle l’innocence, ou lui étais-je devenu odieux au point qu’elle inventait des obstacles pour ne pas avoir de relations avec moi. J’étais après tout un client d’une race inconnue, venu d’une autre planète, pour elle imprévisible. Elle avait besoin d’un contrôle parental préalable, nous accorder sur l’avenir de leur fille. Sans fausse pudeur, il nous fallait conjurer tout le mal envisageable. Nul n’avait le droit de couvrir d’opprobre une telle fille. Et le mal, toujours les étrangers l’importaient dans ce pays mystérieux, jamais ils n’y avaient laissé quoi que ce soit de bien, hormis le tram à Tianjin.

– Alors... Tu ne veux pas m’offrir à boire ?

– Je veux danser avec toi, Wei Sing.

– Tu dois d’abord m’offrir à boire.

Je me suis tu. Il y a tellement d’attentes déçues dans l’amour tarifé. Et ceux qui s’y abandonnent se sentent en fin de compte

si déprimés, écrasés, non libérés, il y a là tant de répugnance et d'atroce curiosité. Trop de moiteur, d'amertume extraite d'un corps de femme, de lointains resserrés, d'intimité illicite.

Et moi, bien sûr, je ne cherchais là qu'un peu de chaleur auprès d'une personne inadéquate. Je voulais connaître une part d'amour qui se serait composée à tout prendre d'un petit amalgame d'aventure exotique, de vertige de l'âme, de grâce et des paysages séduisants d'une Asie chimérique aux rivières jaune verdâtre sillonnées de jonques, dans laquelle tout plane comme une pleine lune dans la nuit nuageuse, sans le ululement des hiboux. Rapporter à Zagreb une nuit insurpassable avec une inconnue, emplie d'ivresse jusqu'à l'extase parfaite. Planter dans mon jardin un bambou, un cèdre, le pin tutélaire d'une pagode. Avoir une Asiatique dans mon délicat jardin aux délices rares. L'ajouter ensuite à d'autres, et pas seulement au teint jaunâtre. Quel intérêt pour moi un pays sans amour ?

Et la révolte des Boxers, la guerre de l'opium, tous les conflits ? Les différends entre mandarins ? En quoi est-ce important ? À cela, je ne voulais réfléchir, je ne les avais pas vécus. À l'époque, je n'étais pas là. Et cela me coûtait cher, à présent, de n'avoir pas été là quand il eût fallu comprendre quelque chose. Beaucoup de choses m'ont pris à revers, par surprise. Et parmi elles, Wei Sing. Je ne l'attendais pas. Elle est le toit de tuiles en céramique orné de figurines, à moi inaccessible. Pourquoi m'a-t-il fallu monter jusqu'à elle, à ce deuxième et si haut étage ? Un besoin pressant, rien de plus. Et dans la plupart des venelles de Tianjin, il n'y a qu'un W.C. où tout le monde court. Pauvres gens, comme ils bondissent... Tous cherchent la seule et même cuvette cachée. Moi non plus je ne pouvais l'éviter. Pour qu'à la fin m'advienne ce que j'avais mérité : Wei Sing m'a rendu le ticket d'entrée acheté mais non consommé, elle m'a fourré dans la main les billets déjà froissés. Elle qui faisait tout pour cet argent me l'a rendu sans hésiter. Froidement. Professionnellement. Ainsi, l'amante de tous les hommes a-t-elle pu m'humili-



lier le mieux, plus qu'un eunuque : je n'avais aucune valeur, en tout cas pour elle. Impassible, elle m'a refusé son amour.

Et je dois ajouter que, tandis qu'après l'avoir quittée, affligé par la tournure des événements je redescendais du deuxième étage, Wei Sing, sur le seuil de la porte, m'a souri pour la première fois. J'ai vu les perles de la princesse.